

Jérôme Cordelier

RebelleS de DIEU

Du docteur Albert Schweitzer
à Geneviève de Gaulle-Anthonioz
12 héros de notre temps

Flammarion

Extrait de la publication

Reb^{elles} de DIEU

Un jour, ils ont dit « non ».

Non aux injustices, non aux fatalités, non aux facilités d'une vie tracée, non aux réflexes de leur milieu d'origine, non aux confort d'une carrière assurée, non aux diktats d'une hiérarchie aveuglée ou soumise. Ils ont dit non, et placé leur vie sous le signe de l'action, du combat, de l'engagement au service de leurs semblables. Rebelles, oui, mais rebelles de Dieu, car c'est au nom de leur foi qu'ils ont agi.

Qui sont ces croyants magnifiques? C'est le docteur Albert Schweitzer quittant sa carrière pour ouvrir un dispensaire en pleine jungle, c'est Edmond Michelet choisissant dès 1940 la voie ardue de la Résistance, ce sont les époux Trocmé organisant l'accueil des Juifs dans les fermes du Chambon-sur-Lignon. C'est la figure lumineuse d'une Madeleine Delbrêl consacrant son existence aux populations défavorisées d'Ivry-sur-Seine, ou celle de Geneviève de Gaulle-Anthonioz, l'ancienne résistante, déportée à Ravensbrück, prenant la suite du fondateur d'ATD Quart Monde, le père Joseph Wresinski, pour faire entendre la voix de tous les exclus.

Qu'ils soient missionnaires ou résistants, iconoclastes ou bâtisseurs, ces hommes et femmes aux destinées d'exception sont profondément de notre temps. Alors que la religion est souvent perçue comme formaliste et conservatrice, ils témoignent que foi et liberté savent rimer ensemble, et que la charité n'est pas l'apanage des béni-oui-oui. On le sait, rien de grand ne s'est fait sans passion. Sans combat non plus. Ces douze hautes figures en sont l'exemple vivant.

Grand reporter au *Point*, **Jérôme Cordelier** est l'auteur d'une biographie du père Ceyrac, *Une vie pour les autres* (Perrin, 2006) et, avec Martin Hirsch, du *Manifeste contre la pauvreté* (Oh ! éditions, 2004). Il a aussi publié *Ceux qui s'engagent* (Perrin, 2007).

Flammarion

Extrait de la publication

Rebelles de Dieu

DU MÊME AUTEUR

Ceux qui s'engagent, Perrin, 2007.

Une vie pour les autres. L'aventure du père Ceyrac,
Perrin, 2004 ; coll. « Tempus », 2006.

Manifeste contre la pauvreté, avec Martin Hirsch,
Oh ! Éditions, 2004 ; 10-18, 2005.

Le Sérail, histoire d'une promotion de l'ENA, avec
Jean-Michel Blanquer, Perrin, 1995.

Jérôme Cordelier

REBELLES DE DIEU

Flammarion

Pour Ludovic, notre fils.

© Flammarion, 2011.
ISBN : 978-2-0812-3631-8

Introduction

Que signifie être un homme, être une femme ? Qu'est ce qui nous donne à toutes, à tous, le droit, le devoir, « l'honneur d'être un homme », comme l'écrivait joliment Romain Gary, romancier à succès et compagnon de la Libération, dans *La Promesse de l'aube*, récit autobiographique dédié à sa mère ?

Ce genre de question, d'interpellation intime surgit plutôt en période de grands drames nationaux. Quand, par exemple, en 1940, Maritain et Bernanos, de leurs exils forcés, l'un aux États-Unis, l'autre au Brésil, en appellent « à travers le désastre » – c'est le titre du texte de Maritain qui circula sous le manteau en France – au sursaut des consciences face à l'effondrement tant militaire et politique que spirituel de la France.

Nous vivons, certes, une crise de civilisation profonde, durable, mais nous ne sommes pas entraînés dans un désastre absolu – pas encore,

diront certains... Pourtant, dans une société qui se plaît à déboulonner les statues et à célébrer n'importe quelle idole éphémère, face au nihilisme triomphant érigé en valeur étalon de l'époque, nous n'avons jamais eu autant besoin de points de repère, d'ancrage.

Ces femmes et ces hommes dont nous explorons ici les destins, choisis chemin faisant au gré des rencontres et des curiosités, ont en commun d'avoir placé leur vie sous le signe de l'action. Tous se sont battus, seuls ou portés par un élan collectif, surpassant leur simple personne, pour se mettre au service d'un idéal ou de préoccupations plus prosaïques, mais toujours dans un intérêt supérieur : celui de l'homme.

Attention, ces hommes et ces femmes ne sont pas des icônes, même si certains ont pu le devenir : ils s'engagent au cœur de leur environnement, de plain-pied avec la vie.

Un jour, ils ont dit « non ». Non aux injustices, non aux fatalités, non aux facilités d'une vie tracée, non aux réflexes de leur milieu d'origine, non aux comforts d'une carrière assurée, non aux diktats d'une hiérarchie aveuglée ou soumise. Ils ont rompu les amarres en se fiant d'abord, avant tout, à leur boussole intime. En défiant les incompréhensions de leur entourage, les idées à la mode, les condamnations de leurs supérieurs. Ces hommes et ces femmes sont des rebelles, c'est leur caractéristique commune. Et ils sont des rebelles de Dieu.

Introduction

Car c'est là leur second point commun : tous sont animés par la foi. Et ce sont leurs croyances spirituelles qui les poussent à se lancer dans l'action. Ils s'engagent pour l'homme, parce qu'ils croient en Dieu, un Dieu qui, le plus souvent, ne correspond pas à l'image que nous nous en faisons communément : il n'est pas une transcendance abstraite, irréaliste, lointaine mais, au contraire, tous en témoignent, il se manifeste dans le concret, la réalité, la proximité, bref, les petits actes du quotidien.

Mais quelle drôle d'idée en nos temps matérialistes, scientistes, où la « foi » la mieux partagée est l'incrédulité, de mettre l'accent sur des hommes et des femmes qui se plaisent à servir Dieu ? Justement ! Les églises se vident, railler les croyants est devenu un sport national, il est temps de remettre quelques pendules à l'heure. Les édifices religieux ne sont pas seulement de vieilles pierres qui n'ont d'autre utilité que de servir de toile de fond à de féériques sons et lumières payés par des municipalités pour attirer les touristes... On ne va plus à la messe, mais on n'a sans doute jamais autant visité les églises et loué le génie de leurs bâtisseurs ; le nombre de pratiquants fond comme neige au soleil, et l'homme contemporain n'a jamais autant erré – pas seulement sur les chemins de Compostelle – pour croire en quelque chose, ou tenter de donner un sens à sa vie, comme l'on dit aujourd'hui.

L'idée de ce livre est né de rencontres.

J'ai eu le privilège – en tant que journaliste – de côtoyer le père Ceyrac, l'abbé Pierre, sœur Emmanuelle. Ils arrivaient au soir de leur existence, ils avaient du mal à se mouvoir et, pourtant, combien ils étaient vivants ! D'où leur venait cette fougueuse liberté ? Comment se faisait-il qu'à leur contact tout était, soudain, possible ?

Dans le sillage de ces grands témoins aux semelles de feu, le christianisme devient la source de tous les élans. Ces géants de la foi ont su garder, leur vie durant, leur indépendance d'esprit dans le respect des vœux qu'ils avaient formulés en entrant dans leur vie religieuse : ils ont gardé le cap qu'ils s'étaient fixé dans leur jeunesse mais en traçant leur propre sillon. C'est en cela que l'abbé Pierre, le père Ceyrac et sœur Emmanuelle sont de grands rebelles de Dieu.

Pour le premier, la caractéristique ne fait aucun doute : tout en conservant son habit de capucin, l'homme de Dieu a construit un grand mouvement laïc, Emmaüs, en marge de l'Église et en défiant l'élite politique, économique, sociale du pays. En ce qui concerne sœur Emmanuelle et le père Ceyrac, l'affaire est plus subtile. Car tous deux sont restés parfaitement loyaux à leur corps d'origine – je revois encore le père Ceyrac s'agenouillant à plus de 90 ans dans le bureau romain de son supérieur, le père Kolvenbach, général des jésuites, pour lui demander sa bénédiction...

Introduction

Mais tous deux, au sein de la structure, ont su préserver leur liberté d'action. Sœur Emmanuelle avait dépassé l'âge de la retraite – 63 ans exactement – quand elle a décidé de vivre dans le grand bidonville du Caire, parmi les plus pauvres... Le père Ceyrac avait 23 ans et ne connaissait rien du monde quand, en 1937, il a choisi de partir pour l'Inde, où il a, pierre à pierre, construit une œuvre en parallèle de la province jésuite dont il dépendait...

Être rebelle ne signifie pas forcément être en opposition absolue. On peut même être rebelle et... soumis. Comme on le verra, les pères Henri de Lubac et Yves Congar sont des théologiens iconoclastes, ils ont discuté certains dogmes, ils ont même été mis au ban par le Vatican pour leurs travaux. Mais ils n'ont jamais raccroché leur habit.

Tous ces grands témoins de la foi que nous avons croisés incarnent la beauté, la grandeur et l'immense richesse du christianisme. L'ingratitude de notre époque amnésique impose de le souligner, tant ce patrimoine est, de plus en plus, occulté par nos addictions consuméristes, nos obsessions « laïcistes » et l'obnubilation dogmatique du pouvoir clérical.

Domage, n'est-ce pas, Georges Bernanos ?

« La grande affaire de ma vie n'a pas été de voir, mais de croire, a écrit magnifiquement l'écrivain catholique dans sa *Lettre aux Anglais*. Ce que nous voyons nous est seulement prêté,

ce que nous croyons nous est donné. » Face au désastre, dans ce texte de « résistance spirituelle » qui date de décembre 1940, le grand Bernanos lançait cette exhortation, qu'il répéterait sans doute aujourd'hui : « Nous restent les valeurs spirituelles françaises, comme une poignée de cendres dans la main. En soufflant dessus, on fera peut-être rougir une braise encore chaude, et si petite que soit la flamme, pourquoi n'embraserait-elle pas de nouveau la terre ? »

Soyons clair : le propos n'est pas de remettre en question la laïcité, conquête française précieuse qui a permis de ménager un espace commun, neutre, étranger à un quelconque esprit de chapelle (c'est le cas de le dire). Mais ce principe républicain a aussi ses intégristes, qui ont pour but d'évacuer de cet espace toute personne qui avance des références religieuses. C'est une erreur – ces éléments peuvent nourrir le débat – et une injustice – c'est une vision étroite de la liberté d'expression.

Nous avons simplement voulu (re)mettre en lumière quelques parcours exemplaires, engagés dans la collectivité qui, c'est ainsi, trouvent leurs sources dans le christianisme.

On a oublié ce que les conquêtes sociales doivent aux engagements de catholiques affirmés comme Frédéric Ozanam, Albert de Mun ou Marc Sangnier, père de l'action sociale catholique et de la démocratie chrétienne, auxquels il faut associer, on va y revenir longuement, la petite

Introduction

voix lumineuse de Madeleine Delbrêl ou, plus près de nous, l'engagement discret de Geneviève de Gaulle-Anthonioz aux côtés du père Joseph Wresinski dans le mouvement ATD Quart Monde.

L'État fait lire la lettre de Guy Môquet dans les lycées, mais pourquoi n'enseigne-t-on pas les engagements édifiants (au sens littéral du terme) d'autres résistants comme Honoré d'Estienne d'Orves ou Edmond Michelet ?

On s'est focalisé ces dernières années sur les compromissions du haut clergé – et en premier lieu sur les silences du pape Pie XII – pendant la Seconde Guerre mondiale, mais pourquoi n'a-t-on pas autant insisté sur les sacrifices des prêtres et religieux ayant brandi « la croix du Christ contre la croix gammée », selon l'expression du père Pierre Chaillet, fondateur des *Cahiers du Témoignage chrétien* ? Comme on le verra dans ce livre, des dizaines de chrétiens figurent en bonne place au mémorial de Yad Vashem, dans la noble liste des « Justes parmi les nations » – et nombre d'entre eux portaient l'habit ecclésiastique, y compris celui de haut dignitaires. Si la hiérarchie catholique française soutint le régime de Vichy, il y eut – notamment – un Mgr Saliège, archevêque de Toulouse, qui, bien qu'officiellement maréchaliste, s'éleva, dès 1942, dans une protestation restée fameuse contre le sort fait aux Juifs. Il y eut aussi des prêtres de base comme l'abbé Glasberg, artisan du réseau

Témoignage chrétien et sauveteur de nombreux Juifs, l'abbé Flory à Montbéliard qui mettait un point d'honneur à traverser une rue pour saluer ostensiblement les porteurs de l'étoile jaune, ou encore le pasteur protestant Trocmé qui, avec son épouse, Magda, organisa l'accueil des enfants juifs cachés dans les fermes du Chambon-sur-Lignon.

Ces héros chrétiens ne furent pas seulement catholiques et protestants. Évoquons la mère Marie Skobtsov, exilée russe engagée dans le travail social à Paris avant guerre, ou encore le père Grégoire Peradze, un prêtre géorgien. Ces deux religieux orthodoxes sont morts dans des camps de concentration, la première à Ravensbrück, le second à Auschwitz, en prenant les places d'une femme et d'un homme juifs dans les chambres à gaz.

Il faudra peut-être établir un jour pour le grand public la (longue) liste des martyrs chrétiens de la Seconde Guerre mondiale. Y figurent en bonne place les cinq étudiants munichois de la Rose blanche – les protestants Hans et Sophie Scholl, le catholique Willi Graf, l'orthodoxe Alexander Schmorell, le croyant sans église Christoph Probst – exécutés en 1943 pour avoir, au nom de la « culture chrétienne occidentale », dénoncé dans des tracts la barbarie nazie. Leurs noms sont à associer à celui du pasteur Dietrich Bonhoeffer, accusé de conspiration contre Hitler et pendu le 9 avril 1945 en camp de concentration, sur ordre

Introduction

direct du Führer. Dans son journal de captivité, *Résistance et soumission*, le pasteur a inscrit cette pensée magnifique, qui résume l'état d'esprit commun à tous ces hommes et ces femmes : « Quand on a renoncé totalement à faire quelque chose de soi-même : un saint, un pécheur converti ou un homme d'Église, juste ou injuste, malade ou en bonne santé, alors on se jette entièrement dans les bras de Dieu, alors on prend finalement au sérieux non pas ses propres souffrances, mais les souffrances de Dieu dans le monde, alors on veille à Gethsémani avec le Christ et, je pense, c'est cela la foi, c'est cela la *métanoia*¹, et c'est ainsi que nous devenons des hommes, que nous devenons des chrétiens. »

On approche là une autre particularité qui lie ces individus aux engagements et aux destins fort divers, une caractéristique qui peut paraître incongrue à notre époque où tout le monde court après une célébrité factice : ils agissent dans la discrétion.

Si certains cabotins se sont servis des médias pour populariser leur cause, leur gloire à eux en général n'est pas une affaire terrestre. Comme l'exprime saint Matthieu dans le Sermon sur la montagne : « Lorsque tu fais l'aumône, ne sonne pas de la trompette devant toi, comme font les hypocrites dans les synagogues et dans les rues afin d'être glorifiés par les hommes. »

1. Mot grec qui signifie pénitence ou repentance.

Sœur Rosalie en son temps, il y a un siècle, fut une religieuse ultra-célèbre, l'équivalente de notre sœur Emmanuelle, et elle est quelque peu oubliée aujourd'hui. Pourtant, à son époque, elle avait dû rallier à sa cause, le service des plus démunis, une bonne partie de l'élite, à commencer par Louis-Napoléon Bonaparte.

Dans le même ordre d'idées, qui se souvient de l'abbé Claude Fauchet, pourtant célébré par Jules Michelet dans son *Histoire de la Révolution française* ? Fauchet fut prédicateur du roi avant de devenir l'un des meneurs de 1789, puis de se prononcer contre l'exécution de Louis XVI en 1793. Auteur du « best-seller » de l'année 1789, *De la religion nationale*, l'ecclésiastique fut élu à la Commune de Paris de septembre 1789 à octobre 1790, puis devint évêque de Caen – il préférerait dire « citoyen-pontife du Calvados » – avant de mourir guillotiné en 1793. Mais cet homme de Dieu batailla à l'avant-garde de la prise de la Bastille. Il fit partie des émeutiers, et exhorta la foule en l'église Saint-Roch. Michelet le décrit ainsi : « Deux fois, Fauchet monta en chaire, priant, pleurant, disant les paroles les plus ardentes que son grand cœur pouvait trouver dans cette nécessité ; sa robe, toute criblée des balles de la Bastille, était éloquente aussi : elle priait pour le peuple même, pour l'honneur de ce grand jour, pour laisser pur et sans tache le berceau de la liberté. »

L'histoire des religions est jalonnée par de grands rebelles, à l'image de saint Augustin,

Introduction

Jeanne d'Arc, Thérèse d'Avila, Thérèse de Lisieux, Jean de la Croix, Charles de Foucauld, par exemple. Tous, à un moment donné, ou tout au long de leur vie, ont dit non.

Certains ont poussé la logique de manière radicale – quitte à rompre avec la neutralité, ou du moins la discrétion que recommande une mission ecclésiastique. Quand le philosophe Michel Onfray, à partir d'une traumatisante expérience pendant l'enfance chez les Salésiens, souhaite la déchristianisation de notre société¹, emporté par sa démonstration, il oublie – ou feint d'oublier – que le christianisme a aussi produit de grandes figures révolutionnaires. C'est le dominicain – et ex-colon – Bartolomé de Las Casas qui, au XVI^e siècle, s'élève en chaire contre les colons chrétiens, ses frères, afin de défendre les Indiens esclavagisés. C'est, plus près de nous, le père Camilo Torres qui s'engage, au cœur des années 1960, en Colombie, de manière absolue, dans la lutte armée aux côtés des guérilleros, alors qu'il est fils de la haute bourgeoisie, parce qu'il croit que « la révolution n'est pas seulement permise mais obligatoire pour les chrétiens qui voient en elle l'unique manière efficace et large de réaliser l'amour pour tous ». Le père Torres a été tué dans une embuscade tendue par l'armée colombienne, à 37 ans, en 1966, un an avant Ernesto Che Guevara...

1. Voir Michel Onfray, *Politique du rebelle. Traité de résistance et d'insoumission*, Grasset, 1997.

Last but not least, c'est dom Hélder Câmara, l'archevêque de Recife au Brésil, qui abandonne son palais épiscopal, un habit luxueux et la langue diplomatique pour habiter un petit appartement, se vêtir d'une simple soutane et dénoncer la misère au cœur des favelas...

Celui-ci, au même titre qu'Óscar Romero, l'archevêque de San Salvador, défenseur des paysans assassiné le 24 mars 1980, fut l'une des figures de la « théologie de la libération », qui conduisit, dans les années 1970, plusieurs prêtres d'Amérique latine à la contestation de l'ordre économique et social, souvent aux mains de dictatures. Le progressiste Mgr Óscar Andrés Rodríguez Maradiaga, cardinal du Honduras, doté d'un charisme à la Jean-Paul II – il joue de plusieurs instruments de musique, dont le saxo et l'accordéon, il parle cinq langues et il est pilote d'hélicoptère –, partisan d'une Église très engagée sur le terrain social, soutient encore ce mouvement. Et il fait partie de la liste des « papabile », ces princes de l'Église dont on parle pour succéder à Benoît XVI – qui l'a nommé à la tête de l'influente ONG Caritas Internationalis. Actuellement, des prêtres comme le dominicain français Henri Burin des Rozières restent condamnés à mort au Brésil parce qu'ils se sont engagés corps et âme à défendre les paysans sans terre menacés par les grands propriétaires terriens d'Amazonie. Inutile de revenir sur les sept moines trappistes du monastère de Tibhirine,

Introduction

assassinés en 1996 en pleine guerre civile algérienne, dont l'histoire est aujourd'hui largement connue depuis le succès du film *Des hommes et des dieux*.

Toutes ces grandes figures ont agi en rebelles de Dieu.

Et elles l'ont fait, parfois, au grand dam du Vatican. Dans les années 1950, les prêtres-ouvriers, qui avaient choisi de travailler en usine pour vivre au plus près du peuple, et des théologiens novateurs comme le jésuite Henri de Lubac et le dominicain Yves Congar ont été condamnés par le pape Pie XII – avant d'être réhabilités par ses successeurs. Sans parler de l'iconoclaste RP Bruckberger qui, comme on le verra plus loin, eut un destin fort romanesque, et dont les prises de position pour le moins provocatrices ont fait trembler plus d'une fois l'institution.

Qu'est-ce qui peut bien pousser un individu à dépasser sa simple condition pour se mettre au service d'idéaux plus grands que lui ? Pourquoi le Dr Albert Schweitzer, qui est un notable de sa ville en Alsace, brillant intellectuel et organiste de talent, abandonne-t-il cette position établie pour s'enfoncer au cœur de la jungle africaine ? Pourquoi Marc Sangnier ou, plus près de nous, Geneviève de Gaulle-Anthonioz, tous deux issus de la bourgeoisie, décident-ils de s'engager auprès des plus exclus ? Pourquoi Madeleine Delbrêl, qui inspire aussi bien Geneviève de Gaulle-Anthonioz que le père Pierre-Marie Delfieux, fondateur des

Rebelles de Dieu

Fraternités monastiques de Jérusalem, choisit-elle de vouer sa vie, tout son être même, à des hommes et des femmes qui lui sont étrangers, qui plus est dans un milieu hostile à ses convictions ?

Ces hommes et ces femmes sont dévots, souvent respectueux de l'institution. Mais leurs convictions n'entament pas leur libre arbitre – peut-être même l'aiguisent-elles. En clair, ils se feraient tuer pour leur foi, mais ce ne sont pas des béni-oui-oui.

À une époque où l'ignorance religieuse prolifère, où le christianisme est perçu, parfois à raison (mais pas toujours), comme une religion contraignante au service d'un ordre établi, conservateur, ces hommes et ces femmes chamboulent nos préjugés. À leur manière, ils sont anticonformistes. Ils sont des soldats de la foi, mais, répétons-le car cela n'a pas fini de surprendre, ils font de celle-ci un instrument de liberté. Ils se rangent sous un étendard commun, qu'ils n'ont pas peur de brandir, sans pour autant s'enfermer dans un quelconque repli identitaire. Ils bravent les autorités, les jugements sociaux, les conformismes ambiants. Ils servent un idéal, mais ils agissent en rebelles. En rebelles de Dieu.

Mise en page par Meta-systems
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01EHBN000326.N001
Dépôt légal : mars 2011